

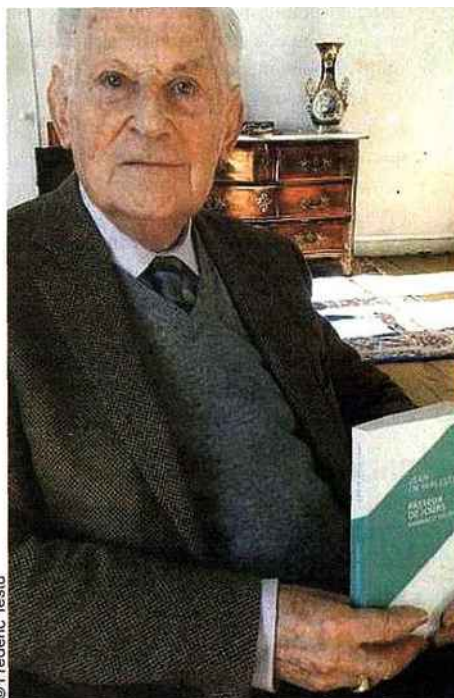


Apprivoiser la mort

Je pensais vous entretenir de nouveau du livre important de notre collaborateur Eric Letty *Résistance au meilleur des mondes*, livre qui doit devenir la Bible, précieuse et précise, des manifestants pour tous. Et voilà que son éditeur m'offre en même temps un livre rare, un livre murmuré, un livre de vérités cachées comme il en paraît peu aujourd'hui. Je vous renvoie donc à l'entretien du n° 904 sur le livre d'Eric Letty et de Guillaume de Prémare et je vous présente ce curieux *Passeur de jours*, sous-titré *Journal (2005-2014)*. Il faut s'y plonger.

Jean de Malestroit (ci-contre) nous offre un Journal de l'âme comme on en a fait peu, où il se montre plus qu'un écrivain : un expérimentateur de la vie intérieure. Il prétend aimer Gracq, son pays, tellement froid. Il prétend aimer les mots et se satisfaire de leurs alliances toujours réversibles. Posture ! En réalité Jean de Malestroit est dans la ligne de Mainc de Biran et de son extraordinaire *Journal*, dans la perspective de Gabriel Marcel sans se targuer de métaphysique mais en en faisant anonymement. Il m'a touché, citant Jules Lequier non par hasard mais à plusieurs reprises, ce romantique Breton, qui a toute sa vie cherché l'expérience de l'acte libre. Proche parent spirituel de Lequier, au fond, Malestroit a ce trait déchirant, emprunté d'ailleurs à Stefan Zweig : « *Nous ne sommes pas vraiment nous-mêmes aussi longtemps que nous nous protégeons. C'est seulement l'éclair qui nous consume tout entier qui permet au sang de se connaître dans l'esprit, et à l'esprit dans le sang* ». « *La vérité sans rempart ni cuirasse* », où l'esprit et le sang fusionnent, est-ce le coup de foudre de l'amour mystique et charnel ? Ou est-ce le dernier coup, celui de la faucheuse, lorsque nous ne nous protégeons plus de rien ? Les textes courts mais jamais secs de Malestroit cherchent sans cesse l'angle sous lequel cette quête intérieure pourra déboucher sur « *la vérité sans rempart ni cuirasse* », et dont l'objet ultime, à la présence longtemps différée est cette FIN, qu'il évoque à chaque instant comme le vrai commencement de tout.

Cette mort, il l'apprivoise par la méditation, allant à la messe, disant ses prières le jour de la Tous-



© Frédéric Testu

saint et beaucoup d'autres jours encore : « *Retombée très douce parfois de la prière dont l'arc, tendu vers le Ciel, se détend. Elle se fait songerie familière, chuchotement, comme à un être cher, en une zone intermédiaire et floue. Limbes reliés à Dieu dans l'ombre* ». La prière de Jean de Malestroit est une échappée belle vers là où il n'y a plus de temps et où, en Dieu, on se trouve vraiment seul, assez seul en tout cas pour ne pas craindre la mort. Car que craint-on dans la mort, sinon la séparation ? « *L'aiguillon de la mort est l'absence. Or on ne s'absente pas de soi. Dans ma mort même je ne me quitterai pas. L'autre me quitte dans la sienne.* »

Paroles austères ? Paroles proches. Il évoque sa femme, ses amis (souvent de grands écrivains, Julien Green, Michel Mohrt, bien d'autres). Chaque fois c'est pour s'émouvoir de la manière dont chacun mène son propre combat face au temps... Lorsque nous nous sentons impliqués à notre tour, c'est le signe que l'auteur a accompli son œuvre... Il s'est fait, un moment, fugitivement, le passeur des jours, vers d'autres temps décrivant d'autres espaces. ■

Abbé G. de Tanoüarn

Jean de Malestroit, *Passeur de jours, Journal (2005-2014)*, éd. Pierre Guillaume de Roux 2015, 23, 50 euros.